

terrible affection. Il faut absolument que l'unanime opinion du corps médical concoure à renverser l'idée, heureusement fautive, de l'incurabilité de la tuberculose, qui règne encore en maîtresse parmi le peuple.

Il faut diminuer le nombre de ceux qui viennent nous consulter en nous disant : " Surtout, docteur, si je suis en consommation, ne me le dites pas." Ou le plus souvent c'est la mère qui vous supplie de ne pas effrayer sa fille, si nerveuse ; ou hélas plus souvent encore nous entendons dire : " C'est inutile de le faire traiter, il est en consommation." C'est pourquoi l'on voit des malades sans traitement, abandonnés de leurs parents, hélas ! j'en ai vus parce qu'ils sont tuberculeux, et qu'il n'y a rien à faire, disent-ils, ça ne se guérit pas la consommation. Messieurs, le père qui abandonne son enfant sans traitement à la première période de la tuberculose mériterait de voir son nom inscrit au nombre des homicides dans le livre de l'éternelle justice, et le médecin qui, par scepticisme thérapeutique, laisse sans traitement son malade s'acheminer lentement vers la mort devrait être considéré comme un criminel.

Pour détruire ce préjugé profondément enraciné de l'incurabilité de la tuberculose, il faut un long, pénible et persévérant travail.

Il faut dire et répéter souvent les succès obtenus ; enchaîner arguments sur arguments ; accumuler preuves sur preuves et laisser parler la statistique plus éloquente encore.

Que nous dira-t-elle ? Si nous interrogeons les médecins des sanatoria on nous répondra :

	Mortalité	Guérison	Amélioration
	Pour 100	Pour 100	Pour 100
Falkenstein	4	14	77
Gœberdorf	7	25	72
Reiboldsgrün	2	27	73
Davos	4	40	40
Hohenonnet	4	38	40
Nordre	4	30	65
Halila (Finlande)	13	37	33
Canigou	13	44	33
Adirondack	13	25	35
Winzak	4	23	43
Leysin	16	12	59
Arcachon	29	70	46
Enfants tuberculeux	8	34	35

Il est donc évident que le tuberculeux qui veut, qui peut se traiter, peut guérir ; les rapporteurs de ces différents sanatoria ne se sont pas entendus pour donner tous les mêmes résultats également favorables ; mais l'ouvrier, celui qui est obligé de vivre de son travail, celui qui, déshérité de la fortune, reste désarmé devant la mala-